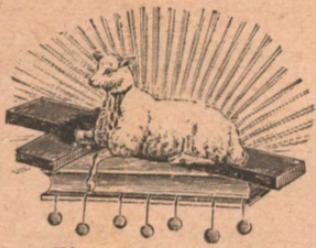


601/A/209/1

Vol. 2 No 1.

Avril 1895.



# La Voix du Précieux Sang

## REVUE PIEUSE

PATRONNÉE PAR

Sa Grandeur Mgr de St-Hyacinthe,

— ET —

PUBLIÉE CHAQUE MOIS

Par les Sœurs Adoratrices du  
Précieux Sang

ST-HYACINTHE, QUE.,  
Canada.

Abonnement : \$1.00 par an



## SOMMAIRE.

Prières sollicitées.....	97
Lettre de Sa Grandeur Mgr de St-Hyacinthe .....	98
Histoire du Précieux Sang [V. S. J.] .....	99
Le 1er Avril 1895.....	102
A vous qui vous croyez inutile.....	103
A propos de la contrition xxx.....	104
Un pénitent .....	113
Luitpold Von Iss....[Légende].....	115
Pensées .....	123
Le 30 Avril 1672.....	124
Ste. Catherine de Sienne, [LAURE CONAN].....	125
Mort d'un Garde d'Honneur du Précieux Sang.....	128

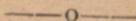
### APPROBATION DE L'ORDINAIRE.

Nous félicitons Nos Chères Filles, les Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, de la belle œuvre qu'elles entreprennent, et Nous ne pouvons qu'encourager Notre Clergé et les fidèles de Notre diocèse à les seconder efficacement dans la sainte croisade qu'elles entreprennent pour la plus grande gloire du Sang de Jésus et le plus grand bien des âmes.

EVECHÉ DE ST-HYACINTHE, 16 Février 1894.

† L.-Z. Ev. de St-Hyacinthe.

(Fête de la Lance et des Clous de Notre Seigneur.)



### “ LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG.”

L'abonnement à cette REVUE MENSUELLE est toujours daté du jour où l'on s'abonne.—Les nouveaux abonnés qui voudraient se procurer des numéros de l'année dernière, devront accompagner leur demande d'un envoi de \$1.00. Si l'on ne désire que l'un ou l'autre de ces numéros, on voudra bien expédier 10 CENTIMS à

LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG,  
St-Hyacinthe, P. Q., (Canada).

Il importe, de plus en plus, que toute communication concernant cette revue soit toujours ainsi adressée.

*Ca Shau...*

# LA VOIX

— DU —

# PRÉCIEUX SANG

Ce n'est point par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés, .....mais par le Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.

I PET. I. 18.19

2ème ANNÉE. ST-HYACINTHE, QUÉ., AVRIL 1895. No 1.

## PRIÈRES SOLLICITEES

1. Pour la diffusion du culte du Précieux Sang et les besoins de la sainte Eglise. Recommandons cette double intention à sainte Catherine de Sienne, qui a si bien servi les intérêts de l'un et de l'autre.

2. Pour NN. SS. les Evêques de la province ecclésiastique de Montréal, qui se réuniront en concile à la fin du mois.

3. Pour Sa Grandeur Mgr. de St. Hyacinthe qui célébrera son 71e anniversaire de naissance le 1er jour d'avril. Demandons à Notre-Seigneur qu'il conserve bien longtemps encore, au diocèse, le vénérable prélat qui le régit avec tant de douceur, de sagesse et de fermeté.

4. Pour l'importante question des Ecoles catholiques du N. O.

5. Pour une foule d'intentions particulières que nous recommandons d'autant plus instamment à l'attention de nos confrères qu'il nous est impossible, faute d'espace, de les détailler. Cependant, elles peuvent toutes se résumer par : beaucoup de conversions, de guérisons, de besoins spirituels et matériels.

PRIONS POUR LES DÉFUNTS, spécialement : pour le Rév. M. DEGUIRE, décédé à Montréal ; MDE. VVE. W. FANNING, décédée à Québec ; MDE. ALEXIS JEANNOTTE, décédée à Nashua, (E. U.) ; MDE. DR. FOURNIER, décédée à St. Frs. de Montmagny ; M. ETIENNE BOCHEUR, décédé à L'Isle-Verte ; M. CHRISTOPHE MICHON, décédé à St. Hyacinthe ; M. CHARLES GATHIER, décédé à Montmagny ; M. EMILE MOLLEUR, décédé à New Bedford, (E. U.) ; MELLE. LOUISE PLAMONDON, décédée à Québec ; MDE. NAZAIRE COTILLARD, décédée à St. Joseph de Lévis ; MDE. URGEL PICHÉ, une de nos dévouées zélatrices, décédée à Joliette ; M. HORACE GLADU, décédé à St. Antoine ; MELLE. MARIA CAPORET, décédée à St. Simon ; MELLE. REGINA TÊTREAU, décédée à St. Valérien ; MDE. EDOUARD ROYAL, décédée à St. Boniface ; M. le notaire TÊTREAU, décédé à Actou-Vale ; MDE. ALPH. BLAIS, décédé à St. Pascal ; MDE. ARMAND GRU, décédée à Québec ; le Révd. P. MAROIS, O. M. I., décédé à Montréal ; M. PHILIPPE LARVIÈRE, Dakota, etc.

A toutes ces fins, et pour toutes ces personnes, disons, matin et soir :

Nous vous en supplions, Seigneur, secourez vos serviteurs que vous avez rachetés par votre Sang précieux.

100 jours d'ind. pour les confrères du P. S.

O Marie, versez le Sang de Jésus sur les vivants et sur les morts.

40 jours d'indulgences.

† L.-Z. Ev. de St Hyacinthe.

LETTRE DE SA GRANDEUR Mgr. DE ST. HYACINTHE,  
à l'occasion de la 2e année d'existence de  
" La Voix du Précieux Sang. "

EVÊCHÉ DE SAINT HYACINTHE.

1er Mars, 1895.

Révdes. Sœurs du Précieux Sang,  
Propriétaires et Administratrices de *La Voix du  
Précieux Sang.*

MES CHÈRES FILLES,

La " Voix du Précieux Sang " compte une année d'existence. Je viens me réjouir avec vous de la bénédiction dont le Ciel l'a favorisée, et de l'étonnante prospérité qu'elle a atteinte pendant ces douze premiers mois de son existence. Evidemment l'œuvre était voulue du bon Dieu et vous avez répondu à une inspiration sainte en l'entreprenant. Je ne puis donc que remercier de tout cœur le Seigneur d'avoir approuvé votre pieux dessein et de vous avoir aidées dans la mesure de mes forces à la réaliser aussi pleinement que possible.

Les nombreux abonnements que vous avez reçus témoignent hautement que votre pieuse publication est appréciée du public, que son but—la diffusion de la dévotion au Précieux Sang—est très goûté, que le choix des articles est judicieusement fait pour éclairer et nourrir la piété des lecteurs, et qu'il s'exhale de ces pages un parfum qui fait du bien au cœur et élève l'âme vers ses destinées éternelles.

Continuez donc, mes chères Filles, votre sainte œuvre avec les intentions pures et droites qui vous ont animées en l'entreprenant et en la poursuivant, et espérez fermement qu'elle produira des fruits de plus en plus salutaires pour la gloire de notre sainte religion et la sanctification des âmes. Je la bénis de nouveau, en vous bénissant vous-mêmes, et en priant le Seigneur de vous combler de ses grâces les plus précieuses.

† L.-Z. Ev. de St-Hyacinthe.

**HISTOIRE DU PRÉCIEUX-SANG ou LA DEVOTION AU PRÉCIEUX SANG DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST**

est de tous les temps et durera éternellement

-----  
**Le Sang du Rédempteur**  
 -----

Bienheureux ceux qui lavent leur  
 vêtement dans le Sang de l'Agneau !

*Apocal. XXII, 14.*

(Suite)

VI. LE PRÉCIEUX SANG ET LE CRUCIFIEMENT.—Le nouvel Isaac, portant, sur ses épaules, le bois de son sacrifice et, dans son cœur, le feu de son amour, est arrivé au sommet du Calvaire.

Il ne dit pas, comme le fils du père des croyants : " Mon père, voici le bois et le feu : mais où est la victime pour l'holocaste ? " (1) car il sait que Dieu a rejeté le sang des victimes figuratives, et que le règne absolu de son Sang rédempteur va commencer. Il sait que, jusqu'à la consommation des siècles, il n'y aura plus que le Sang du véritable Agneau de Dieu qui pourra satisfaire la divine justice et faire descendre sur le monde les divines miséricordes.

Aussi est-ce avec délices qu'il salue l'heure des dernières effusions de son Sang précieux, et qu'il se livre " entre les mains des impies. " (2)

La croix est prête : les clous et les marteaux sont prêts. On arrache à Jésus, en rouvrant toutes ses plaies, la tunique sans couture que lui avait tissée sa mère aux jours heureux de Nazareth, et on le jette brutalement sur l'instrument de son supplice.. Jésus s'y étend.. et présente ses mains.. Les bourreaux s'en saisissent, y appliquent d'énormes clous, et frappent sans pitié des coups redoublés que les échos de la montagne répercutent bien douloureusement dans le cœur de Marie.

(1) Gen. XXII, 7.

(2) Tob : XVI, 12.

Les voilà percées d'outre en outre ces mains bénies qui ont semé tant de bienfaits !. . . Au mouvement de rétraction des nerfs, le Sang s'est élançé avec impétuosité et a ruisselé de toutes parts. . .

C'est maintenant le tour des pieds. L'action du marteau recommence. De nouveau, on déchire la chair, on brise les nerfs, on rompt les muscles, on ouvre les veines. . . Mais quand les bourreaux veulent fixer à la croix les pieds sanglants du Bienfaiteur d'Israël, ils remarquent qu'ils ne peuvent plus arriver jusqu'à l'endroit perforé d'avance pour recevoir les clous. Les exécuteurs du cruel supplice les tirent alors avec une violence telle, au moyen de cordes et de chaînes, que les os de la sainte Victime se disloquent. . . C'est bien maintenant que se vérifie à la lettre cette prophétie de David : " Ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont compté tous mes os. " (1)

Quatre nouveaux ruisseaux de Sang inondent Jésus, la croix et le Calvaire. . . Ce Sang coule d'abord avec abondance, puis goutte à goutte, puis d'intervalle à intervalle. . . On sent qu'il arrive à sa fin, et que bientôt l'œuvre de la rédemption, par l'effusion du Sang d'un Dieu, sera consommée.

Catherine Emérich nous a laissé du Rédempteur crucifié un portrait bien saisissant. Le voici :

" A l'ébranchement que la croix éprouva, quand on la fit tomber dans l'ouverture préparée pour la recevoir, la tête du Sauveur, dont la chevelure était presque complètement arrachée, laissa tomber des flots de Sang ; de ses mains et de ses pieds le Sang coula aussi en abondance. Son corps n'offrait qu'une suite de plaies affreuses. Le Sang remplissait ses paupières, ses cheveux, sa barbe et sa bouche auguste. Sa tête retombait sur sa poitrine et la couronne d'épines ne lui permettait de la relever qu'avec des souffrances infinies. Ses épaules, ses coudes, ses poignets, ses genoux étaient disloqués et affreusement tendus. Sa poitrine était renfoncée et l'on pouvait compter ses côtes qui étaient presque mises à nu. Ses

(1) Ps. XXI, 18.

muscles avaient été si violemment déchirés que l'on voyait ses os. Le Sang se portait avec abondance autour du clou qui perçait ses pieds sacrés et coulait le long de l'arbre de la croix. Tout son corps était couvert de taches bleues, noires et jaunâtres, de meurtrissures et de contusions horribles; des morceaux de chair se détachaient du reste et il en sortait un Sang vermeil. Plus tard, son Sang parut blanchâtre et aqueux; le corps entier devint plus pâle, et le divin Sauveur ressemblait à un cadavre épuisé de sang. Malgré tant de blessures affreuses, qui auraient dû le défigurer complètement, le corps du Sauveur conservait une expression de dignité et de noblesse qui allait au cœur. Le Fils de Dieu, l'amour éternel, s'immolant dans le temps, était beau, admirable de pureté et de sainteté jusque dans le corps de l'Agneau de Dieu, baigné dans son Sang et chargé des péchés de tous les hommes" (1)

Cette vision de Catherine Emérich en extase correspond parfaitement au tableau conservé à Rome, au couvent des Pères Capucins de *Monte-Pincio*, lequel a, pour histoire, le fait ou la légende qui suit :

" Un jeune homme avait dissipé dans les orgies une fortune considérable. Repoussé de sa famille et résolu de continuer sa vie de débauches, il s'adressa au démon, lui offrant de se vouer à lui corps et âme, s'il voulait, en échange, lui procurer autant d'argent qu'il en désirerait. Satan accepta. Le jeune débauché mit, cependant, à son pacte avec le démon une dernière condition: c'est que son futur maître lui fit une image représentant exactement l'Homme-Dieu crucifié. Cette demande, loin d'être repoussée, fut acceptée avec empressement par l'esprit du mal, en souvenir de la joie qu'il avait éprouvée en voyant mourir sur la croix Celui qui était venu pour le chasser de ce monde. L'image que Satan mit sous les yeux du jeune homme était une reproduction vivante de ces paroles de l'Écriture Sainte: " Il était méconnaissable... son corps n'était qu'une plaie. " (2)

(1) Brentano.

(2) Isaïe I, 6.

A la vue de la sanglante image de son Dieu, le pauvre pécheur ne put retenir des cris de repentir et de compassion qui mirent le démon en fuite. Sincèrement converti, le nouvel enfant prodigue alla s'enfermer dans un couvent où il expia, dans la prière, la pénitence, les bonnes œuvres et l'amour du Crucifié, les désordres de sa vie passée.

Mêlons nos larmes — des larmes d'amour — au Sang du Christ, et nous expérimentons " qu'une larme versée au souvenir de la passion du Sauveur a plus d'efficacité, ainsi que le dit saint Augustin, qu'une année de jeûne au pain et à l'eau. "

V. S. J.

(A continuer)

#### LE PREMIER AVRIL 1895.

**A**VEC ce jour nous arrivera le 71ème anniversaire de naissance de Monseigneur L. Z. MOREAU, notre vénérable évêque diocésain.

*La Voie du Précieux Sang* — qui a l'insigne honneur d'être placée sous le patronage spécial de Sa Grandeur — est impuissante à reconnaître dignement le paternel intérêt qu'Elle ne cesse de lui témoigner. Aussi, est-ce avec un double bonheur qu'elle s'unit à cette légion d'âmes sacerdotales et religieuses, à tous ces cœurs reconnaissants et dévoués qui, aujourd'hui, offrent, à Monseigneur, l'hommage de leur profonde vénération, de leur respectueuse soumission et de leur filial attachement.

Nous te louons, Seigneur, des soixante-onze années  
 Que ton Pontife saint voit déjà couronnées,  
 En ce jour de bonheur.  
 Aux concerts des Elus, amis de notre Père,  
 Dieu bon, pour te bénir, ses enfants de la terre  
 Joignent l'hymne du cœur.

O Christ, tu l'as choisi dès sa tendre jeunesse . .  
 Et ton Sang l'a sacré d'une huile d'allégresse  
 Pour les plus hauts destins.  
 Sois béni de son cœur et sois béni des nôtres,  
 Toi qui veux lui donner la gloire des apôtres,  
 Dans tes palais divins !

Que ton Sang soit béni ! Ton Sang, dont il s'enivre,  
 Ton Sang qui le soutient, ton Sang qui le fait vivre  
 Joyeux comme à vingt ans !  
 Que la Vierge, sa mère, à jamais soit bénie  
 De n'avoir pas laissé sur cette heureuse vie  
 Peser le poids du temps.

Et s'il veut réclamer sa riche récompense,  
 Seigneur, oh ! bien longtemps trompe son espérance  
 Sans attrister son cœur.  
 Donne-lui tant d'amour, de saintes allégresses,  
 Qu'il s'écrie, oubliant les célestes ivresses :  
 C'est assez de bonheur.

31 Mars 1895.

#### A vous qui vous croyez inutile.

Il ne faut pas être triste, chère sœur, il ne faut pas dire qu'on ne fait rien. Le bon Dieu n'a rien mis d'inutile sur la terre, et les âmes qui croient en lui et qui prononcent son nom sont plus utiles que la pluie, le soleil et la rosée. Le monde ne vit que des grâces que ces âmes obtiennent de Dieu. Vous seriez seule sur la terre et incapable de tout mouvement, que vous n'auriez ni le droit, ni le sujet de vous dire inutile, attendu que vous pourriez prier pour les âmes du purgatoire. Imaginez que vous êtes sur un champ de bataille, parmi des blessés dévorés de fièvre, hors d'état d'en guérir un seul, mais portant dans vos mains un vase inépuisable d'eau fraîche et pure, dont une seule goutte peut désaltérer chacun de ces mourants. Demanderiez-vous à Dieu de vous ôter la vie ? "

## A PROPOS DE LA CONTRITION

RÉPONSE DE M. L'ABBÉ XXX

MADAME LAURE CONAN,

SAINT-HYACINTHE.

MADAME,

Puisque vous aimez les trains rapides, vous ne sauriez m'en vouloir d'arriver tout droit, à la vapeur, aux deux questions que vous me faites l'honneur de me poser à la fin de votre lettre.

Tout ce qui précède n'est en effet que le chemin—fort attrayant—qui nous y mène. Peut-être aussi que ma plume, tout en courant, aura l'occasion d'y revenir.

Vous me demandez donc si la contrition parfaite est bien difficile.

Il est évident que vous désirez que je réponde : Non. Je le veux bien... pour vous être agréable. Mais permettez-moi, — pour rester dans le vrai, — de répondre aussi : Oui.

Ainsi. "Oui et Non," en réponse à une question fort courte, fort nette et en apparence fort peu complexe, n'est-ce pas d'une clarté éblouissante ? tout à fait digne de la réputation de la casuistique ?

C'est, voyez-vous, l'éternel *distinguo* des théologiens.

Disons un peu, Madame, ce qu'est la contrition parfaite et j'espère que nous allons nous comprendre. C'est une douleur du péché inspirée, produite par l'amour de Dieu, une douleur dont le mobile, — je dirais l'*âme*, — est la charité, accompagnée de la volonté ferme de ne plus pécher et du désir de se confesser.

Mais il y a amour et amour, comme vous savez : amour des sens ; amour spirituel ; amour d'amitié qui ne va pas sans

retour sur soi-même, qui s'étiole et meurt sans le réciproque ; amour de concupiscence, absolument égoïste, et amour de bienveillance qui ne regarde que l'objet aimé, l'environne d'une sorte d'auréole, l'entoure de vénération et de soins, lui désire tous les biens, en voudrait écarter tous les maux. C'est l'amour platonique des romanciers, revêtu d'un nom sérieux et honnête.

Et maintenant quel est l'amour requis pour la contrition parfaite ?

Il ne saurait être question des sens vis-à-vis de l'intelligence pure, infinie.

Serait-ce l'amour de concupiscence, ou, — pour employer un mot moins choquant, — l'amour d'espérance qui attend de Dieu le pardon du péché et la rémission de la peine qui lui est due ? Sans doute cet amour est bon, surnaturel puisqu'il s'appuie sur la foi et l'espérance. Mais n'est-il pas bien imparfait ? N'est-ce pas au fond l'amour de soi plus que l'amour de Dieu ? Le ciel perdu et si beau ! l'enfer mérité et si effrayant ! N'est-ce pas là le sort affreux auquel on veut échapper lorsqu'on se prosterne devant Dieu et qu'on lui demande, dans l'amertume du cœur, pardon de ses offenses ?

Néanmoins, ces sentiments — pourvu qu'ils ne soient pas *servilement serviles*, (\*) comme on dit, suffisent avec le sacrement. Il n'y a pas de doute que ce ne soit là le sens du concile de Trente (1) et c'est aujourd'hui la doctrine universellement enseignée par les théologiens. Avant le XVI<sup>e</sup> siècle il y avait eu des voix discordantes, en petit nombre toutefois et pas assez fortes pour rompre l'harmonie de l'enseignement catholique.

Mais cet amour d'espérance, qui suffit à l'attrition, est-il nécessaire qu'il y soit explicite ?

(\*) C'est-à-dire, pourvu que le pécheur ne soit pas tellement disposé qu'il voulût pécher encore, s'il n'y avait ni châtements, ni récompenses.

(1) Sess. XIV, ch. 4.

Permettez-moi, Madame, de lancer ici un regard courroucé à ces prédicateurs qui, d'après un euphémisme au commencement de votre lettre, "semblent exiger pour la validité de l'absolution un peu plus d'amour qu'il n'est rigoureusement requis."

De quel droit exigent-ils ce que les plus grands théologiens n'exigent pas? Le concile de Trente, diront-ils, demande pour la justification un commencement d'amour (1) et saint Alphonse de Liguori (2) admet que cela est vrai même pour la réception du Baptême et de la Pénitence.

Oui, mais exige-t-il des actes explicites, exprès? Citant le sentiment d'autres auteurs, il l'adopte et dit que "ce commencement d'amour est contenu dans l'attrition: 1o Par la crainte de la vengeance divine, selon cette parole des Saints Livres: La crainte de Dieu est le commencement de son amour (3):

"2o Par l'espérance du pardon, puisque le concile de Trente lui-même dit que ceux-là se disposent bien à la grâce qui commencent à aimer Dieu comme la source de toute justice c'est-à-dire comme l'auteur de toute justification:

"3o Par l'espérance du ciel, selon Saint Thomas qui dit "que l'espérance théologique est le commencement de l'amour de Dieu." (4)

Ainsi, Madame qu'on regrette, comme vous, que Dieu ne soit pas assez aimé. Qu'on dise, comme le regretté Mgr. Raymond: "Plus le feu de l'amour brûle ardent dans le cœur du pénitent, plus la rouille du péché disparaît complètement." C'est très bien. Qu'on prêche l'amour de Dieu, qu'on y exhorte en chaire et au saint tribunal, mais qu'on ne l'exige pas comme une disposition distincte, nécessaire au sacrement de pénitence. *Sembler l'exiger* me paraît encore trop. N'y a-t-il pas de pauvres pécheurs qui pourront être rebutés par la pré-

(1) Sess. VI. ch. 6.

(3) Ecclé. XXV, 16.

(2) Edit. Lencir. III. p. 340.

(4) Som. théo. I. 2, q. 40, a. 7.

tendue impossibilité d'aimer ce Dieu dont leur esprit grossier ne peut rien concevoir qui le leur rende aimable ?

N'est-ce pas triste pour l'humanité ? Hélas ! il fut un temps où " tout était Dieu excepté Dieu lui-même ", et maintenant tout est aimé excepté l'Amour même.

Ce point me semble suffisamment clair : le commencement d'amour dont parle le concile de Trente est implicitement compris dans la crainte des châtimens et l'attente des récompenses de l'autre vie, unies à l'espérance du pardon. Il suffit à l'attrition, mais ne saurait produire la contrition parfaite.

Faut-il donc pour cette dernière l'amour de bienveillance, l'amour de Dieu pour lui-même, en lui-même, à cause de ses infinies perfections ? Oui, Madame, quoique certains points de détails soient discutés par les plus illustres théologiens. Suarez admet comme probable, sans l'adopter, l'opinion que l'amour, né de la considération de n'importe lequel des attributs de Dieu, justice ou puissance, miséricorde ou sainteté, suffit à former la contrition parfaite. (1) L'opinion commune, enseignée par ce grand docteur, est que la contrition parfaite est le regret du péché à cause de l'infinie bonté de Dieu offensée. (2) La bonté infinie de Dieu serait donc l'objet formel (3) de la charité qui produit la contrition parfaite. (\*)

Il est universellement admis qu'il est nécessaire que Dieu soit aimé par dessus tout, et, communément, qu'il suffit qu'il soit vraiment ainsi aimé sans qu'aucun degré particulier d'intensité dans cet amour soit requis. Quelques-uns appellent cet amour *apprécatif* ou *intellectuel*, (4) amour de l'intelligence, qui juge que l'objet est aimable au dessus de tous les

(1) Edit. Vivès, XXII, p. 76, No. 13. (2) Lig. édit. Lenour, I, p. 317.

(3) Ibid. No. 14.

(\*) Je ne dis rien du désir de se confesser. D'après l'opinion commune, il est implicitement compris dans la contrition parfaite.

(Gury, II, 263.)

(4) Hurter, III, 367.

autres, et de la volonté qui, en pratique, le préfère à tous les autres.

Vous pouvez voir tout de suite que la sensibilité n'a rien à voir ici.

Peut-être, Madame, commencez-vous à être un peu ahurie et à vous repentir d'avoir interrogé un homme aussi verbeux. A quoi bon toutes ces dissertations ?

Pour expliquer mon " Oui et Non " du commencement. Et remarquez que je ne vous présente que le dessus du panier. Pour être complet il aurait fallu faire bien d'autres distinctions et mentionner bien d'autres opinions.

Maintenant, le pire est fait : il n'y a plus qu'à appliquer ces principes.

Prenez une âme habituée à une vie de recueillement et de prière, à la méditation des perfections divines, à la contemplation de cet univers qui les reflète avec tant d'éclat, oh ! pour cette âme, comme l'amour de Dieu est facile ! et aussi la contrition parfaite, même des fautes légères !

Il s'en trouve dans le monde, de ces âmes, il s'en trouve surtout dans les cloîtres. Heureuses âmes qui ont acheté au prix de sacrifices bientôt changés en joies ce bonheur d'aimer Dieu seul, avant-goût des délices célestes !

Supposez au contraire un de ces hommes dont parle le Psalmiste, n'ayant plus de l'homme qu'un peu d'apparence, brutes de figure et de mœurs, (1) roulés, submergés dans la fange ; ou bien un de ces beaux esprits, étrangers à toute idée religieuse, ne s'occupant de la foi que pour la bafouer et la persiffler : pensez-vous, Madame, que la contrition parfaite puisse leur être facile ?

Entre ces deux degrés extrêmes de l'échelle de la moralité la contrition parfaite sera plus ou moins facile selon qu'on s'élève ou s'abaisse davantage.

---

(1) Ps. 48, v. 13-21.

Et, chose faite pour vous déplaire sans doute, elle devient d'autant moins facile qu'elle est plus nécessaire.

En effet, si elle est nécessaire, d'une nécessité absolue, ce n'est pas à ces âmes ferventes qui ne commettent plus guère de fautes graves, mais bien à ces malheureux pécheurs qui boivent l'iniquité comme l'eau et ne savent plus le chemin du confessionnal. Pour eux, dans un danger soudain, la contrition parfaite devient l'unique moyen de salut. Comment élèveront-ils leur âme au dessus de la crainte servile jusqu'à l'amour de Dieu ?

Peut-être êtes-vous tentée de m'accuser d'oublier l'action de Dieu par sa grâce et de laisser tout à la volonté du pécheur.

Non, Madame, je n'oublie pas la grâce. Je sais trop que sans elle on ne saurait ni entrer, ni avancer dans les voies du salut. Je me rappelle la parole du Seigneur : " Sans moi, vous ne pouvez rien faire " (1) et encore celle-ci : " Que Dieu incline où il veut le cœur de l'homme " (2) et bien d'autres.

Mais il ne faut pas oublier que le même apôtre saint Paul qui dit : " Dieu opère en vous le vouloir et le faire " (3) exhorte ailleurs les Corinthiens à " ne pas recevoir inutilement la grâce de Dieu. " (4)

Nous devons passer ici, voyez-vous, entre deux écueils également dangereux. D'un côté, le Pélagianisme qui veut que la volonté humaine suffise à conquérir le ciel : de l'autre, Luther, Calvin, Jansénius qui la courbent sous une nécessité inéluctable ou plutôt l'anéantissent.

La vérité catholique est que la grâce est nécessaire, mais que la volonté y coopère librement, sans distinction de systèmes ; car il n'y a pas un de ceux qui s'appellent Thomistes, si outré soit-il, qui voulût nier la liberté sous l'impulsion de la grâce : on s'explique comme on peut mais : *Vous restez libre.*

(1) Jean, XV. 5.

(2) Prov. XXI, 1.

(3) Phil. II, 13.

(4) II. Cor. VI. 1.

La liberté, Dieu lui même n'y touche pas. C'est la gloire de l'homme et souvent son malheur.

“ Il a mis devant toi l'eau et le feu, tends la main et choisis ce que tu voudras. ” (1)

“ Devant l'homme, la vie et la mort, le bien et le mal : “ ce qui lui aura plu, lui sera donné. ” (2)

Mais n'y a-t-il pas de ces grâces qui répandent dans l'intelligence une telle lumière, offrent à la volonté un tel attrait que tout en restant libre elle y coopère infailliblement ? Hé bien, soit. Vous n'exigez pas que Dieu environne d'une clarté fulgurante, comme Paul sur le chemin de Damas, ce blasphémateur qui a passé sa vie à outrager le ciel, ce viveur qui a consumé ses forces et son intelligence à souiller tout ce qui est pur, à insulter tout ce qui est sacré :

Cela arrivera parfois. Tel misérable aurait mérité que la parole de l'Écriture se réalisât pour lui : “ Vous ne cherchez et vous ne me trouverez pas ” (3) “ Vous mourrez “ dans votre péché. ” (4) Mais il y a une épouse peut être, une mère, autre Monique, qui pleure et qui prie, ou une sœur, au fond d'un cloître, qui multiplie les sacrifices et les macérations, qui crie sans cesse vers le ciel pour demander l'âme de son frère, et le Cœur de Jésus se laisse toucher.

La règle générale n'en saurait être infirmée.

Vous me demandez encore : “ Dieu étant ce qu'il est, ne désire-t-il pas nous donner la grâce de la contrition parfaite ? ”

Qui pourra pénétrer les desseins de Dieu ? Ne faut-il pas répondre avec l'Apôtre : Combien incompréhensibles sont les jugements de Dieu, et inscrutables ses voies ! (5) Néanmoins sans craindre d'être écrasés par l'éclat de la majesté divine, (6) on peut balbutier une réponse.

Dieu étant l'être infiniment parfait, infiniment vrai et

(1) Ecclé. XV, 16.

(2) Ibid. XXX, 19.

(3) Jean, VII.

(4) Jean, XXI.

(5) Rom. XI, 33.

(6) Prov. XXV, 27.

juste ne peut pas ne pas vouloir être aimé et glorifié par toutes ses créatures.

Il le commande : Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces, (1) comme il commande le repentir par la bouche d'un prophète : " Déchirez vos cœurs et non vos vêtements. (2)

N'en peut-on pas déduire qu'il veut que notre repentir soit animé par l'amour ?

Quoi qu'il en soit, remarquons que la gloire de Dieu demeure toujours intacte. Si nous ne glorifions sa bonté par notre amour, nous glorifions sa justice par notre châtement. Justice et bonté en Dieu, c'est tout un. (3)

Mais supposons que cela soit ainsi, qu'est-ce qui en résultera dans la pratique ?

Dieu commande de l'aimer. Est-il aimé ?

Dieu défend le péché, et l'iniquité a inondé la terre.

Dieu désirerait, voudrait que notre repentir fût plus parfait, mais l'obstacle est chez l'homme.

C'est toujours la question de la libre coopération de la volonté humaine.

Vous connaissez l'admirable parabole du Semeur dans l'Évangile. (4) Le même semeur répand la même semence. Tombée sur les pierres, elle se dessèche : sur le chemin, les oiseaux la dévorent : dans les épines, elle est étouffée ; dans une bonne terre, elle rend le centuple.

Ainsi la grâce de Dieu.

Un jour, un jeune homme que Notre Seigneur aima, dit l'Évangile, (5) entendit de sa bouche ces paroles : " Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et suivez-moi. " Il ne put se décider à quitter ses richesses et s'en retourna tout triste.

(1) Matth. XXII, 37.

(2) Joël. II, 12.

(3) Zigliara, II, 429.

(4) Luc, VIII.

(5) Marc, X, 21.

Plus tard, un autre jeune homme entend ces mêmes paroles chantées par un clerc, dans une église d'Alexandrie. Il vend tous ses biens, les distribue en aumônes et court au désert. C'est saint Antoine.

Laquelle de ces grâces était la plus grande, celle qui tombait directement des lèvres et du cœur du divin Maître, ou l'autre? On peut en juger sans présomption et voyez pourtant!

Cela vous met sous les yeux ce que je vous développe dans cette trop longue lettre.

Ne craignons donc jamais, Madame, que la grâce nous fasse défaut ni pour la contrition parfaite, ni pour aucun des actes de la vie chrétienne. Saint Thomas montrait toute sa sagesse quand, à sa sœur qui lui demandait ce qu'il faut pour être sauvé, il répondait: "Le vouloir."

Si la contrition parfaite est difficile ce n'est pas encore tant à cause de la sublimité de l'acte, sur laquelle j'ai pourtant insisté. C'est surtout à cause de la corruption du cœur humain, de la perversité de la volonté.

C'est là qu'est le principal obstacle.

Aussi, je ne pense pas que cette grâce soit refusée aux âmes de bonne volonté qui s'y préparent et surtout qui la demandent. La parole du Sauveur est précise: "Demandez et vous recevrez."

Et puis, quand on la demande par une vraie prière, attentive et *confiante*, on en est déjà bien près. En effet, saint Thomas dit: "Quand nous attendons du bien de quelqu'un, nous sommes portés vers lui comme vers *notre bien*, et ainsi nous commençons à l'aimer" (1)

Puissiez-vous, Madame, en faveur de cette conclusion me pardonner ce qui vous paraîtrait trop sévère et me croire

Votre respectueux serviteur,

XXX

(1) Som. théol. I. 2, q. 10, a. 7.

## UN PENITENT

Il y a bien des années, un religieux célèbre donnait une mission aux galériens de Toulon.

Parmi ces misérables, que les gardiens—l'arme au poing—lui amenaient chaque jour, il y en avait un dont l'aspect remuait étrangement le missionnaire. Ce n'est pas que cet homme semblât plus abattu, plus désespéré que ses compagnons, au contraire, on sentait qu'il était heureux.

Les cruelles privations, les durs travaux du bagne avaient laissé leurs traces sur son visage flétri, mais la physionomie reflétait une paix céleste; la tête, ignominieusement rasée, avait une expression de noblesse singulière.

Cet homme qui portait la livrée d'infamie, qui traînait ses fers, semblait vivre et respirer dans une atmosphère supérieure.

Ce n'est pas sans émotion que le prêtre le vit s'approcher et s'agenouiller devant lui.

La confession terminée, il le retint et lui demanda :

—Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

—Trois ans.

—En avez-vous encore pour plusieurs années ?

—Pour toute ma vie.

—Voulez-vous me dire quel crime vous a conduit aux galères ?

—J'ai été condamné pour incendie.

—Et vous avez accepté généreusement l'expiation, demanda le prêtre ?

—Mon Père, répondit paisiblement le forçat, j'ai été condamné injustement : je suis innocent.

—Pauvre infortuné ! murmura le prêtre, profondément ému.

—Ne me plaignez pas, dit doucement le galérien, non, ne me plaignez pas, écoutez-moi plutôt. J'ai eu une jeunesse fort

licencieuse. Un jour, par la miséricorde de Dieu, je me convertis. Mais, même après avoir reçu l'absolution, je restai triste. Mes péchés étaient toujours devant moi. J'aurais voulu expier tant d'outrages faits à Dieu. La vie religieuse la plus austère, la plus dure, me paraissait trop douce. J'avais beau songer, je ne voyais aucune pénitence qui put me satisfaire. Alors, je résolus d'en laisser le choix à Dieu et je me mis à le prier, lui disant sans cesse : Seigneur, je vous demande une pénitence, il m'en faut une, et je la veux de votre main. Quelque temps après, un incendie éclata dans mon voisinage. Accusé d'avoir mis le feu, je fus arrêté. On fit mon procès. La preuve de circonstances était écrasante. Je fus trouvé coupable, condamné au bagne à perpétuité. J'étais jeune encore, j'avais été un favorisé de la fortune, un heureux selon le monde. Eh bien ! mon Père, en entendant la terrible sentence, je n'éprouvai qu'un sentiment : celui d'un soulagement immense, d'une joie intense, délirante. Il me fallut un effort bien grand pour ne pas laisser éclater mes transports.

Conduit au cachot, je me jetai sur ma paille et pleurai bien longtemps avec un bonheur inconcevable. J'avais ma pénitence. Qui m'eût vu pleurer ainsi m'aurait cru désespéré et c'était une volupté céleste qui faisait couler ces larmes inarissables.

Depuis, je n'ai pas eu un instant de tristesse : je souffre, je travaille, j'obéis pour l'amour de Dieu, jamais je n'oublie sa divine présence et les jours passent comme des minutes.

Le forçat se retira, traînant sa chaîne sur les dalles.

Attendri jusqu'au plus profond de l'âme, le missionnaire le suivit du regard se disant : Voilà peut-être, l'homme le plus digne d'envie qu'il y ait sur la terre. Heureux, mille fois heureux ceux qui ne craignent pas d'être généreux avec Dieu !

LAURE CONAN.

LUTTPOLD VON ISS...

(LÉGENDE)

**L**E Prieur du couvent de S\*\*\*, en Autriche, rentrait dans sa cellule après l'office du soir. Fatigué d'une journée pénible, il s'assit avant de prendre le repos de la nuit.

On était au milieu des vacances de septembre.

Le Religieux avait assisté le matin aux obsèques d'un élève du collège, mort à l'âge de 15 ans.

Les parents du défunt avaient désiré que, du haut de la chaire, le Prieur prononçât une oraison funèbre, selon la coutume quand un membre de leur maison comtale descendait au tombeau.

Le supérieur ne s'y était pas refusé ; mais, il y songeait encore, la préparation du petit discours n'avait pas été travail facile,—car, pour rien au monde, le saint homme n'eût consenti à léser la vérité.

Et quel bien y avait-il à dire de l'adolescent ? Quelles vertus avait-il pratiquées ?

Issu d'une famille puissante, futur héritier de hauts titres, possesseur d'un majorat, ce fils unique avait été adoré de ses parents, adulé de ses nombreux vassaux et serviteurs, valets toujours à ses ordres.

Le jeune homme était doué d'attrayants avantages physiques : beau, gracieux, distingué en ses manières ; mais, malheureusement, il était vaniteux, égoïste, très ignorant, fort insoumis. C'était même la désobéissance qui l'avait conduit—si jeune—au tombeau.

On avait dit au Prieur qu'au retour d'une partie de pêche Luitpold avait pris froid.

Les plus célèbres docteurs de Vienne, appelés en toute hâte, avaient tranquilisé les parents sur l'issue de la maladie, en recommandant toutefois au jeune comte de s'abstenir de l'air du soir pendant quelques jours.

Malgré les conseils de la docte faculté, l'étudiant se serait

esquiva le lendemain avant minuit pour courir à la forêt, un guide-chasse lui ayant assuré que le coq des montagnes ferait entendre son chant mystérieux.

Et vraiment, le grand tétras avait fait une apparition— chose inouïe en septembre. Luitpold avait entendu le cri fantasque et vu briller à la clarté de la lune le somptueux plumage ; mais Luitpold était rentré frissonnant au château. et huit jours après il n'était plus.

La chronique du village seigneurial le racontait ainsi.

—Notre pauvre jeune compte ! gémissaient les manants pendant qu'il agonissait : il ne parle en son délire que coqs de bruyère, chevreuils, cerfs et gelinottes. Hélas ! ce n'est pas lui qui reverra ses forêts, ce n'est pas son fusil qui abattra le grand tétras, l'oiseau du malheur !..

Avant de prononcer l'oraison funèbre, le Prieur s'enquit des derniers moments du défunt.

—Avait-il reçu les derniers sacrements ?

—Certainement, mon Révérend ! avait répondu le bailli, régisseur des biens de la noble maison. Mme. la comtesse n'eût pas voulu négliger ce point des parfaites convenances.

Mais le valet de chambre avait avoué, bien bas, que le prêtre n'avait été appelé au chevet du mourant qu'un quart d'heure avant le trépas, et si le jeune seigneur a reçu la Sainte Communion, dit-il plus bas encore, il ne l'aura reçue que dans les dernières minutes précédant son entrée dans l'éternité.

—Et, avait questionné le Prieur, le jeune homme a-t-il su, au moins, qu'il allait mourir ?

—Non, Révérend Père. Mme. la comtesse n'a pas permis qu'on le lui fit entendre. Elle-même a dit au curé du village, mandé au dernier moment, que M. Luitpold, élève de l'abbaye de S\*\*\*, était très pieux. Il suffirait de lui insinuer avec délicatesse, ajouta-t-elle, que, pour obtenir une prompt guérison, il ferait bien de se confesser et de communier, le désir de sa mère étant qu'il prît part, après-demain, à une chasse à courre dans les plaines du domaine comtal. Surtout, avait dit

encore, à plusieurs reprises, Mme la comtesse, n'oubliez pas de parler dans le sens indiqué, afin de ne pas effrayer mon fils !

— Hélas ! hélas ! hélas ! soupira le Religieux, qui écoutait avec attention.

— Pour les manants et gardes-chasse, continua le valet de chambre, la mort du jeune seigneur est une perte.

— Comment cela ? demanda le Prieur, avide de recueillir un jalon pour son discours.

— Eh bien ! Révérend ! le défunt se montrait généreux dans les parties de plaisir : le comte donnait aisément quelques florins, récompensait le garde qui signalait un nid de fauvettes ou une couvée de perdreaux et n'oubliait pas la gratification à celui qui apportait soit des papillons pour sa collection, soit des *edelweiss* pour son herbier, soit un rossignol pour sa volière. Oui ! toujours mon maître rémunérait les petits services !

Le Prieur fit son profit de renseignements puisés à source si sûre.

Dans l'oraison funèbre, il s'étendit longuement sur la douleur des parents, parla des instincts de bienfaisance, de la fleur de générosité éclose dans le cœur du fils qu'ils pleuraient — cette fleur qui, bien cultivée, se serait changée, plus tard, en beaux fruits de charité.

\* \* \*

Le Supérieur de l'abbaye était donc rentré le soir dans sa cellule et songeait à la munificence déployée aux funérailles du jeune comte, et aussi un peu à l'oraison funèbre prononcée.

— Vraiment ! ce n'était pas trop mal, se dit-il, avec une secrète complaisance ; je m'en suis tiré. C'était cependant difficile avec aussi peu de matière... mais, s'apercevant de cette vapeur de vanité, le Religieux se hâta d'en faire le dé-saveu et soupira profondément.

Une vague tristesse envahissait son cœur. Déjà, il avait ressenti cette même tristesse pendant le service divin et voici qu'elle venait le dominer.

Soudain, des pensées terribles sur les destinées éternelles de Luitpold harcelèrent son esprit.

Où est cette âme ! se demandait avec angoisse le Prieur.

O Seigneur, ayez pitié ! ayez pitié d'elle !

Et, ployé sous le coup d'une inquiétude indéfinissable, l'abbé, oubliant de prendre le repos dont il a grandement besoin, s'agenouille et commence à réciter le rosaire.

En ce moment, on frappe à la porte de sa cellule. Un coup sec, rude.

—Qui peut frapper à cette heure tardive ! se dit-il. Il est minuit : depuis longtemps, j'ai accompagné les moines à leurs chambres.

Mais non c'est une illusion, on n'a pas frappé, car j'aurais entendu le *Benedicamus Domino* que notre règle ordonne de dire quand on frappe chez le Prieur.

Et il reprend la récitation du rosaire.

Mais on frappe une seconde fois.

Le Religieux se lève. Avant qu'il n'ait atteint sa petite porte, elle s'ouvre d'elle-même : deux personnages font leur entrée.

Silencieusement, ils se placent chacun d'un côté de la porte et font à l'abbé un signe impératif.

Le Religieux comprend. Ce signe veut dire : Allez ! précédez-nous ! marchez !

On l'a su depuis : même si le Prieur eût voulu résister à cet ordre, il ne l'aurait pu.

Il sortit donc de la cellule.

Les apparitions, s'inclinant devant l'abbé, se mirent l'une à sa droite, l'autre à sa gauche.

Devant elles, les portes des cloîtres s'ouvrirent et se refermèrent comme par enchantement.

Quoiqu'il fit une nuit pluvieuse, sans lune ni étoiles scintillantes, la route était éclairée d'une lueur étrange jaillissant des deux compagnons.

Celui de droite portait un petit calice ou plutôt une cus-

tode d'or ; celui de gauche, une épée lumineuse, qui flamboyait dans la nuit sombre.

Les apparitions avaient des ailes d'une blancheur éblouissante, blancheur semblable à leurs vêtements, rappelant la neige brillant aux rayons du soleil.

—Ce sont des anges ! se dit le vieillard émerveillé.

Que peuvent désirer de moi, pauvre pécheur, ces envoyés célestes ?

—Suivez-nous ! dirent-ils, comme s'ils répondaient à la pensée du Religieux.

Et il suivit, comparant en son esprit la voix des apparitions aux notes mélodieuses de l'orgue de la cathédrale de Vienne.

Après avoir marché assez longtemps, ils arrivèrent au cimetière. Le parfum du romarin et des cyprès embaumait l'air. Le grillage de fer massif s'ouvrit devant eux, comme s'étaient ouvertes, sans bruit, les portes du monastère.

Ils dirigèrent leurs pas du côté occupé par les tombes des familles patriciennes.

Bientôt, ils arrivèrent devant une chapelle sépulcrale, dont le revêtement était de marbre jaspé.

L'ange à l'épée lumineuse toucha la porte de bronze surmontée d'armoiries. Elle s'ouvrit.

—C'est le caveau des comtes d'Iss. . pensa le Prieur, tout ému.

Ce matin, il eut reçu le dernier rejeton de ce nom illustre.

\* \* \*

Les anges entrèrent.

Le Religieux suivait toujours. Il aperçut à la lueur d'une lampe, qui tremblotait dans une petite niche, une longue rangée de tombes : plusieurs de marbre noir, représentaient un chevalier tout armé ; d'autres, une jeune femme dans l'attitude de la prière ; d'autres encore, une colonne brisée ; quelques-unes supportaient la mitre et la crosse. Mais toutes avaient un point commun de ressemblance : l'écu de la

maison d'Iss. . sculpté au frontispice " d'or à la fasce de gueules. "

Cette maison compte des alliances jusque sur le trône.

Les anges firent halte à la dernière des tombes. C'était un mausolée en marbre de Carrare. Il portait un nom, un seul :

LUTPOLD !

*dernier de notre race*

.....

En ce moment, un bruit formidable, semblable au roulement du tonnerre, ébranla la demeure sépulcrale : l'épée de l'ange avait fendu le mausolée et le couvercle d'un cercueil s'était soulevé avec fracas.

—Approchez et voyez ! dit l'ange au prêtre.

Le Prieur, blême de terreur, se met en devoir d'obéir.

Il voit ?.. Ah ! c'est terrible à dire. . . Il voit celui qui fut Luitpold, comte von Iss. .

Il est là gisant dans la mort. . le linceul s'est déchiré et a laissé le cadavre à découvert. Un reptile, sorte de serpent de mer, rongé le cœur et les entrailles. La tête est intacte. . la bouche est ouverte. . Dans cette bouche est suspendu un objet brillant, diaphane comme le diamant, éclatant comme le soleil.

Le second ange dépose entre les mains du prêtre le calice d'or et indique, d'un geste respectueux, l'objet brillant, qui ne touche ni aux dents, ni au palais du cadavre.

Le prêtre s'incline et reprend, avec la patène, l'hostie consacrée, le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ :

Et les anges se prosternent et disent : Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus exercituum !

Le prêtre a compris.

Remettant l'hostie sainte dans le calice, le Prieur s'agenouille et adore !

C'est cette hostie que Luitpold a reçue quelques minutes avant son départ pour l'éternité, sans que la comtesse, aveugle de tendresse, eût permis qu'on avertisse son malheureux fils qu'il allait mourir et qu'il devait se préparer à bien mourir.

On peut lire la narration qui précède dans les "Souvenirs historiques," manuscrit du Révérend Père von Bartel, Prieur de l'abbaye de S\*\*\*, en Autriche, mort en odeur de sainteté le 17 septembre 1785.

Ce fut écrit il y a cent ans.

Le document du Prieur finit par ces lignes :

"Je me réveillai, à genoux, le matin dans la chapelle de notre couvent.

"Je pensai que j'avais eu un triste rêve, triste vraiment!

"Sans doute, me dis-je, serais-je resté seul, selon mon habitude, à faire oraison après complies, et le sommeil m'aura saisi. . .

"Cependant, rassemblant mes souvenirs, je me rappelai parfaitement que la veille j'avais monté le grand escalier, vers neuf heures du soir, pour conduire nos religieux aux cellules. . .

"J'en étais là de mes perplexités, quand entra le Frère sacristain.

"Il venait orner l'autel pour la première messe, qui se célèbre à quatre heures.

"Le Frère, me regardant, avait l'air étonné :

"—Quoi, Révérend Père Prieur! vous avez déjà fait une course de si grand matin, par ce temps pluvieux!

"—Pourquoi cette supposition, Frère Adalbert?

"—Mais cher Père Prieur! votre chaussure vous trahit: vous avez marché dans des chemins boueux. . . et voyez votre soutane! elle vous accuse. . . elle est détremmée de pluie. . .

"Je me troublai. . .

"Et sans répondre au bon vieux Frère, qui me regardait d'un air un peu curieux, ébahi même, j'allumai les cierges de l'autel et voulus prendre la clé du tabernacle.

"Elle ne se trouvait pas dans la cachette.

"Machinalement, je mis la main à la poche de ma soutane: la petite clé dorée, aux glands d'or, y était.

"Chose incompréhensible, inexplicable!

"En ces derniers temps, je n'avais pas distribué la Sainte Communion au peuple. . . comment la clé du tabernacle se trouvait-elle dans ma poche?

" En tremblant, j'ouvris la petite porte de cuivre ciselé . .

" O Dieu ! je frémis encore en l'écrivant !

" Je l'ouvris . . et vis . . Le calice d'or ! ce calice inconnu à l'abbaye, mais que moi . . moi ! j'avais vu dans les mains de l'ange et que j'avais tenu moi-même pour reprendre . . dans la bouche d'un cadavre, le corps du Dieu vivant !

" Et dans ce calice, inconnu la veille, une hostie !

" Je fermai en pleurant la porte du tabernacle et promis au Seigneur que nul ne saurait, avant mon trépas, ce qui était arrivé en cette nuit de septembre de l'an 1784.

" Cependant, en me préparant à offrir le Saint Sacrifice, je cherchai à me tranquilliser.

" Dieu, me dis-je, a permis ce miracle parce que, Luitpold ayant reçu trop peu de temps avant sa mort la sainte hostie, les espèces n'ont pu être consommées . . elles eussent subi une sorte de profanation dans la bouche d'un cadavre . .

" Non ! non ! ce que j'ai vu n'est nullement un indice de la réprobation de cette âme . .

" Et je me mis à prier pour elle !

" Mais, pendant la célébration de la messe, je fus sous le poids d'une mortelle angoisse.

" Vers huit heures et demie, le gardien des tombes vint au couvent où son fils est parmi nos frères convers.

" Je le rencontrai lorsque je me rendais au chœur pour psalmodier sexte et none. Il m'aborda et demanda la permission de me dire une chose surprenante, extraordinaire, inouïe !

"—Eh bien ! laquelle, mon ami !

"—Ce matin, Révérend Père Prieur, comme j'allais verser l'huile dans la lampe sépulcrale du caveau von Iss . ., j'ai trouvé la tombe du comte Luitpold fendue dans toute la longueur et les lettres de son nom brisées !

" Après vêpres, je m'acheminai vers le mausolée.

" Oui ! la pierre était fendue dans toute sa longueur, toutefois, les morceaux de carrare avaient été rapprochés et je lus, gravé en lettres de feu, ce mot qui fera frémir les sacrilèges : *Damné !*"

PENSÉES

Lorsque Dieu forma le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons.

BOSSUET.

\* \* \*

La vraie mesure du mérite du cœur, c'est la capacité d'aimer.

MDE. DE SÉVIGNÉ.

\* \* \*

Quand le cœur change de passions, il ne fait que changer de supplices.

MASSILLON.

\* \* \*

Est-il temps de commencer à bien vivre, quand il est temps de mourir ?

FLÉCHIER.

\* \* \*

A mesure que nous avançons dans notre carrière, il semble qu'elle s'étend sous nos pas et que le terme se recule à nos yeux.

SAINT ÉVREMONT.

\* \* \*

On mourra seul.

PASCAL.

\* \* \*

Aimez et conservez pour ami Celui qui ne vous quittera point lorsque tous les autres vous auront abandonné.

IMITATION.

\* \* \*

La prière est la force de l'homme et la faiblesse de Dieu.

SAINT AUGUSTIN.

LE 30 AVRIL 1672

IL y aura deux cent ving-trois ans, le 30 avril courant que la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation a quitté la terre.

Nous prions nos lecteurs de recommander instamment le Canada à cette grande servante de Dieu.

“ Le Canada, disait-elle, est un pays spécialement gardé par la Providence. ”

Il nous semble qu'on nous saura gré de reproduire ce que le P. Jérôme Lallemant, son confesseur, a écrit de ses derniers jours.

“ Celles qui l'assistaient remarquèrent que sa douceur, sa patience, son humilité, sa charité, toutes ces belles vertus qu'on avait toujours admirées semblaient néanmoins croître à mesure que croissaient ses douleurs : toutes choses la portaient à Dieu, mais surtout les douleurs et les souffrances. Vers les derniers jours de sa vie, elle paraissait comme dans une douce extase, la joie sur le front, la vue modestement baissée ou tournée vers son crucifix qu'elle tenait en mains : elle parlait peu, mais toujours avec une suavité ravissante.

“ L'empressement qu'on témoignait à demander à Dieu sa guérison lui faisait un peu de peine, parce qu'elle s'estimait inutile sur la terre.

“ Ses supérieurs voulant qu'elle demandât la santé, elle obéit avec simplicité et avec une parfaite soumission et formula sa prière presque en mêmes termes qu'avait fait autrefois saint Martin : “ Mon Seigneur, si vous jugez que je sois encore nécessaire à cette petite communauté, je ne refuse ni le travail, ni la peine : que votre sainte volonté soit faite. ”

“ Etant à l'extrémité, elle demanda plusieurs fois les petites pensionnaires tant sauvages que françaises : elle leur donna sa bénédiction avec des tendresses incroyables, et les recommanda particulièrement à toutes ses sœurs, avec grand

zèle, les assurant qu'elle offrait continuellement à Dieu ses douleurs, sa vie et sa mort, pour la conversion et le salut des pauvres sauvages, afin, dit-elle, que Dieu soit connu, aimé, servi et glorifié de tous ces peuples.

“ Ce fut dans ces sentiments que, chargée d'années et de mérites, elle quitta la terre pour aller jouir de Dieu dans le ciel. Cette âme sainte se sépara sans violence de sa chère communauté parce que Dieu l'appelait à soi : elle n'eût aucun sentiment de leurs regrets ni de leurs larmes, d'autant qu'elle avait les yeux arrêtés sur la volonté de Dieu qui avait toujours été l'objet de toutes ses délices et son paradis en cette vie. ”

---

**SAINTE CATHERINE DE SIENNE**

Patronne des Adorateurs du Précieux Sang.

“ Dans le sang  
vous trouverez le feu ”

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

(Suite)

“ Jamais l'Eglise de Dieu n'a eu plus besoin de secours ; jamais le monde n'a été plus rempli de vices ; tout est corrompu et on ne trouve à reposer sa tête qu'en Jésus crucifié.

“ Nous voyons de nos yeux misérables, la sainte Eglise, la douce Epouse toute pâle, toute démembrée. ”

Savonarole, cent vingt ans après, n'eut pas de cris plus énergiques, plus éloquents.

Catherine avait la vue surnaturelle des maux de l'Eglise, et cette vue terrible la faisait sécher de douleur.

“ Je meurs toute vivante, écrivait-elle, et je demande la mort à mon Créateur pour ne plus voir cette grande ruine. Servons nous de la prière. Crions miséricorde à Dieu par les mérites du sang de son Fils. ”

“ J’ai une soif ardente, disait-elle, du bonheur du monde entier et de la réforme de l’Église. Pour l’obtenir, je donnerais avec joie non-seulement mon sang, mais jusqu’à la moëlle de mes os. ”

“ Mais, ajoutait-elle, ce sont les ministres de l’Église qui ont besoin d’être réformés, non l’Église. L’Église donne la force et la lumière, personne ne peut l’affaiblir, l’obscurcir en elle-même. Elle donne la vie et il y a tant de vie en elle que personne ne peut la tuer. L’Église ne peut périr, car elle est fondée sur la pierre vive, le Christ, le doux Jésus... L’Église est fondée sur l’amour : elle est l’amour même. ”

Passionnée pour l’Église, Catherine l’était aussi pour sa patrie.

A cette belle Italie décorée par la guerre civile, Plutarque, en son divin langage, avait longtemps crié en vain : La paix ! la paix ! la paix !

Plus heureuse que le grand poëte, la sainte vit souvent le feu de la haine s’éteindre sous sa parole. Elle avait reçu le don de réconcilier les ennemis et, en ces temps de luttes fratricides, on implorait de tous côtés sa médiation. Quand ses paroles ne suffisaient pas, Catherine recourait à la prière et obtenait de Dieu une grâce si puissante qu’elle triomphait des résistances les plus opiniâtres.

C’est ainsi qu’elle réconcilia la famille Maconi avec les Rinaldini et les Tolomei. “ Nous étions alors en guerre, dit Étienne Maconi, avec une famille plus puissante que la nôtre et, malgré les efforts et les négociations de citoyens honorables, il avait été impossible d’obtenir de nos ennemis aucun espoir d’accommodement. Catherine jouissait alors d’une grande réputation dans toute la Toscane ; tout le monde célébrait ses vertus et en racontait des choses admirables. On me dit que si je la priais d’intervenir dans cette affaire, elle obtiendrait certainement la paix, comme elle l’avait déjà fait tant de fois. J’allai prendre conseil d’un gentilhomme qui

s'était ainsi réconcilié et était devenu l'ami de Catherine. Dès qu'il m'eut entendu, il me répondit sur le champ : " Soyez certain que vous ne trouverez personne dans la ville plus capable de faire la paix. Ne différez pas, je vous accompagnerai. " Nous lui rendîmes visite, et elle me reçut, non pas avec la timidité craintive d'une jeune fille, comme je le pensais, mais avec la tendresse d'une sœur qui reverrait son frère après un long voyage. J'en fus tout étonné et j'écoutai avec surprise les paroles qu'elle m'adressa pour m'exhorter à me confesser et à mener une vie chrétienne.

Lorsque je lui exposai le but de ma visite, elle me répondit sans hésiter : " Allez, mon cher fils, confiez-vous dans le Seigneur, je ferai tout pour vous procurer la paix ; laissez-moi me charger de cette affaire.

" Catherine exerçait une grande influence sur la famille Tolomei ; elle s'en servit pour obtenir, non sans peine, que les partis hostiles se rencontreraient sur la *Piazza Tolomei* pour se réconcilier. Au jour fixé, les Tolomei et les Rinaldini manquèrent au rendez-vous, et pendant plusieurs jours, ils évitèrent de se rencontrer avec Catherine. La sainte, voyant leur mauvaise foi, s'écria : Ah ! ils ne veulent pas m'écouter ; eh bien ! qu'ils le veuillent ou non, il faudra bien qu'ils écoutent Dieu. " Sur cette exclamation, elle sortit et se rendit à la *Piazza Tolomei*, où l'attendaient Conrad Maconi, son fils Etienne et leurs parents. Elle les mena tous dans l'église voisine de saint Christophe et, se prosternant devant le maître-autel, elle se trouva ravie en extase. Tout à coup les Tolomei et les Rinaldini, poussés par une impulsion irrésistible qui ne pouvait venir que de Dieu, entrèrent dans l'église en même temps, sans s'être concertés d'avance. La vue de la sainte, élevée de terre, transfigurée par l'extase, le visage illuminé d'une clarté céleste, les pénétra d'une si vive composition qu'oubliant leurs rancunes ils consentirent à mettre leur affaire entre ses mains et ne sortirent de l'église qu'après s'être réconciliés sincèrement. "

Mais l'ange de la paix savait faire entendre au besoin les plus âpres vérités. Étrangère à toute crainte, à toute faiblesse, elle osait écrire aux premiers magistrats de Siennese—à ces magnifiques seigneurs, défenseurs du peuple — qui, une fois au pouvoir, ne songeaient qu'à assouvir leurs haines et à remplir leurs coffres : “ Le magistrat qui ne s'occupe que de ses affaires personnelles, n'observe pas la justice, il la viole de mille façons. . Ce malheureux qui doit gouverner la ville et qui ne se gouverne pas lui-même, ne s'inquiète pas de voir lépouiller les pauvres. Il se laisse corrompre par les hommes —quelquefois, pour de l'argent—il méconnaît les droits des pauvres, il donne raison à qui ne l'a pas. ” La magnifique et sévère remontrance se termine par ces mots : “ Vous n'êtes pas des ministres intègres de la sainte justice, c'est pourquoi Dieu a permis et permet encore que nous soyons éprouvés par des châtimens et des fléaux tels qu'on n'en vit pas, je crois, depuis l'origine du monde. ”

LAURE CONAN.

(*A continuer.*)

### Mort d'un garde d'honneur du Précieux Sang

A Holyoke, (Mass.) le 8 février dernier, un vieillard du nom d'ELIE ELISÉE s'était rendu à l'église de bon matin, malgré une tempête affreuse, afin de faire son heure de garde, à laquelle il était singulièrement fidèle.

Il se préparait à communier, quand tout à coup, avant la messe, il défaillit. On le transporta à la sacristie où il expira après avoir reçu l'extrême-onction.

Cette grâce suprême, ce bon vieillard l'a probablement due à sa fidélité à son heure de garde.

## NOUVEAU MANUEL DU PRÉCIEUX SANG

— OU —

### LE LIVRE DES ELUS.

Ce livre a 666 pages. Outre un grand nombre de pieuses pratiques, prières et lectures, il contient un tableau très étendu d'indulgences, sept formules différentes pour la sainte messe et le chemin de la croix, et vingt-deux "Entretiens" avec Notre-Seigneur pour l'Heure d'Adoration en présence du Saint Sacrement.

Le PRIX varie selon la qualité de la reliure.  
RELIURE ORDINAIRE : 75c, 80c, 90c, \$1.00. RELIURE de luxe : \$1.35, \$2.00, \$2.50, \$3.00.

#### " Quelques Feuilles de l'Arbre de Vie."

Nouveau petit livret contenant de précieuses pratiques en l'honneur du Sang divin. PRIX : 5c.

☞ La communauté continuera, pendant tout ce mois encore, à expédier ce livret *gratis* à toute personne qui achètera le NOUVEAU MANUEL DU PRÉCIEUX SANG. Il en sera de même pour quiconque nous enverra le nom d'un nouvel abonné et le montant de son abonnement.

#### *Souvenirs de Première Communion.*

Sur ivoirine : 10c, 30c, 50c, 75c, \$1.00.

Sur porcelaine : 35c, 50c, 75c.

(Frais de transport compris.)

*Sachet de l'Evangile de la Circoncision.* Ce petit sachet se vend 5c.

Adresser, comme suit, sa demande (y joignant l'un des prix plus haut spécifiés) :

MONASTÈRE DU PRÉCIEUX SANG,

St-Hyacinthe, Canada.

